Publié dans *Septentrion* 2013/1.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

LA TÊTE ET LE BAS-VENTRE : «BONITA AVENUE» DE PETER BUWALDA

Bonita Avenue, premier roman du Néerlandais Peter Buwalda (° 1971), est paru à l'automne 2010 et est devenu peu à peu un bestseller en 2011 grâce au bouche à oreille. En décembre 2012, ce roman figurait depuis déjà 72 semaines au *Bestseller 60*, le top des ventes des Pays-Bas. *Bonita Avenue* a fait l'objet de nombreuses critiques favorables et a été nominé pour plusieurs prix. En Flandre, ce livre a eu tout autant de succès et il en existe également depuis peu une traduction française. L'auteur, un illustre inconnu qui, avant *Bonita Avenue,* n'avait publié qu'une poignée de brefs récits dans des revues littéraires et a travaillé quatre ans à son premier roman, semble paradoxalement crouler sous les interviews.

Bonita Avenue tient le lecteur en haleine, tout d'abord parce qu'il est très structuré et plein de suspense. Buwalda construit le récit à partir de trois points de vue: celui de Siem Sigérius, de sa fille Joni et d'Aaron, l'ami de cette dernière. Dans l'intrigue, il fait aussi place à un fait réel: l'explosion d'une usine de feux d'artifice à Enschede (dans l'est des Pays-Bas) en l'an 2000[1]. Vingt-trois personnes (dont quatre pompiers) y sont décédées, 950 ont été blessées, 200 logements ont été complètement détruits. Buwalda fait des allers et retours dans le temps, entre l'an 2000 et le présent. On apprend bien vite que, dans le présent, Siem n'est plus de ce monde. Quant à ce qui, en dehors de la fabrique de feux d'artifice, a également «explosé» à Enschede en 2000, l'auteur ne nous le livre que par bribes et morceaux.

Bonita Avenue est un roman familial et un roman de mœurs qui s'inscrit dans la tradition américaine (ce qui lui a d'ailleurs valu auprès des critiques la qualification de *The Great Dutch Novel*). Siem est un self-made-man, un ancien judoka, qui découvre sur le tard son talent pour les mathématiques, passe son doctorat et devient un personnage éminent dans le monde universitaire. Il est même devenu président d'une université d'Enschede. Sur le plan professionnel, il est

maître de la situation. Mais il a un talon d'Achille: les enfants. Son fils issu d'un premier mariage a commis un meurtre, sa fille semble vendre son corps au monde entier. Les activités de Joni ne mènent pas à une confrontation entre père et fille: dans un épilogue qui glace le sang, ce sont le père et le fils qui se retrouvent face à face.

C'est pourtant en premier lieu l'acte sexuel qui semble être le sujet essentiel du roman de Buwalda. L'acte sexuel et la manière dont deux générations successives le conçoivent. Pour Siem Sigérius et les gens de son âge, il s'agit d'une nécessité toujours quelque peu embarrassante, que l'on pratique de préférence en silence. Pour Joni, l'acte sexuel comporte deux facettes: le rôle qu'il joue dans une relation, mais également un aspect purement vénal. Joni n'est pas une petite prostituée écervelée mais une jeune femme entreprenante. Elle ne fait que miser le plus haut possible sur les cartes que la nature lui a distribuées. Son ami Aaron a peu de scrupules à la photographier dans les postures les plus délirantes, mais s'emporte violemment lorsqu'il la soupçonne de vouloir le quitter en tant qu'amant.

Avec le personnage de Siem Sigérius, Buwalda aborde aussi un autre sujet. Siem Sigérius s'est arraché aux racines de son milieu ouvrier, a gravi l'échelle sociale et devient fou lorsque ses origines reviennent frapper à sa porte. Buwalda touche là un point très sensible. Dans les années 1990, les Pays-Bas se voulaient un pays modèle, un projet achevé, avec comme caractéristiques principales la largesse d'esprit et une gouvernance politique professionnelle. Mais, au XXIe siècle, la percée des populistes en politique a amené le pays à se découvrir dans le miroir un visage minable: les Pays-Bas ne sont pas qu'une tête, mais aussi un bas-ventre qui fait parler de lui en permanence.

Joni est le bas-ventre, et Aaron, mentalement instable, la tête - Siem incarne les deux, ce qui le met terriblement sous tension. Son combat, c'est le conflit qui s'est emparé des Pays-Bas en ce nouveau siècle: c'est la tête qui, avec frayeur, prend conscience de l'existence du reste du corps.

L'aspect agréable de *Bonita Avenue*, c'est que Buwalda ne s'appesantit pas trop sur le thème de son roman. L'image d'une époque (politique, sociale, érotique) qu'il dépeint n'est pas prétexte à un message univoque. Les romans ambitieux ont le défaut de tout ramener à une morale, une manière de penser. *Bonita Avenue* offre au lecteur la possibilité d'interpréter lui-même et, s'il le souhaite, de porter un jugement. Grâce à sa finesse thématique, ce roman reste dans la mémoire du lecteur. Le style vigoureux de Buwalda et quelques scènes inoubliables donnent plaisir à le lire. Par exemple, la scène où Siem Sigérius est en train de serrer des mains lors d'une réception et reconnaît soudain sa fille. Rien de particulier, sauf qu'il s'aperçoit que c'est elle qui pose nue pour son site pornographique préféré. Accrochez-vous!

Peter Buwalda, photo Kl. Koppe.

MARK CLOOSTERMANS
(TR. A. HERLÉDAN)

PETER BUWALDA, *Bonita Avenue*, traduit du néerlandais par Arlette Ounanian, éditions Actes Sud, Arles, 2013 (ISBN 978 2 330 01417 9).

1 Voir *Septentrion*, XXX, n° 3, 2001, pp. 85-86.